

Chapitre premier

Depuis que je m'étais sauvé du collège où j'étais pensionnaire, on ne savait que faire de moi. J'étais dans le salon de ma cousine, à Londres, et j'écoutais discuter ma famille. Je ne savais pas ce qui allait m'arriver.

La semaine précédente, au lieu de prendre le train pour le Derbyshire, où se trouvait mon collègue, j'avais pris le bus dans la direction opposée.

Assis sur l'impériale, je m'étais senti léger, comme si j'étais creux et vide. Je sentais des remous intérieurs, une espèce de mal de mer.

De là-haut, j'observais la foule et la circulation, mais sans vraiment les voir. On aurait dit qu'une seule moitié de moi-même se trouvait là.

Quand le receveur annonça « Waterloo », je descendis les marches en courant et demeurai un moment sur la chaussée. Un cheval de trait expulsait un jet d'eau doré. Je regardai ce bouillonnement se déverser en sifflant dans le caniveau, puis escaladai l'escalier de pierre entre les grosses statues.

Dans la gare, les trains s'allongeaient les uns à côté des autres comme de gros vers de terre. L'un d'eux reliait Salisbury. Je décidai que je prendrais celui-là. J'y étais allé une fois avec ma mère ; on avait visité la cathédrale. A présent ma mère était mode. Je courus m'acheter un billet.

J'étais de petite taille ; j'enlevai mon chapeau, ébouriffai mes cheveux, et demandai un demi-tarif. Les lunettes de l'employé miroitèrent et un « Quel âge avez-vous ? » sortit sèchement de sa bouche. Je mentis avec aplomb, et il finit par glisser un billet vert sous le guichet vitré.

Je franchis la barrière et grimpai dans un wagon. C'était un train à couloirs ; quand il démarra, je gagnai les toilettes et m'y enfermai. Je savais qu'il était trop tôt pour qu'on ait commencé à me rechercher, mais, là, je me sentais plus en sécurité.

Je pensai à mon frère Paul qui avait dû m'attendre à la gare de Saint-Pancrace, puis qui avait dû rentrer sans moi.

Partis de chez notre grand-père, dans le Sussex, où nous passions toujours nos

vacances, nous étions arrivés à Londres le matin. Nous avions l'un et l'autre des choses différentes à faire et avions prévu de nous retrouver à la gare l'après-midi.

Il avait dix-huit ans, deux ans de plus que moi. Que dirait-il s'il savait que j'étais dans un train qui partait dans la direction opposée ?

J'étais très content tout d'un coup. Je fixai mon visage dans la glace. J'avais l'air si nerveux, si heureux que je me trouvais l'air d'un fou. Je posai mon chapeau comme ci, puis comme ça, en me demandant comment je pourrais faire pour me déguiser. Si je mettais la main sur des vêtements, je pourrais me déguiser en femme. Je donnai un coup dans le creux de mon chapeau pour qu'il ressemble à une bombe de cavalière. J'étais rouge d'excitation et couvert de sueur.

Assis sur le couvercle des toilettes, je comptai mes sous. J'avais cinq livres environ, pour mon argent de poche et mes frais d'internat. Je me sentis riche, mais je savais qu'elles ne dureraient pas longtemps.

Mes pensées se mêlaient aux cahots du train. Elles cognaient en cadence sur les rails, et j'avais la tête en feu ; elle bouillonnait, comme détachée de mon corps.

Le train arriva à Salisbury le soir. Collante, épaisse, la lumière de septembre rendait tout un peu trouble.

Je trouvai le chemin de la cathédrale et restai à l'admirer. La première fois que je l'avais vue, ma mère portait des fleurs en laine au revers de son manteau de tweed, et dans mon souvenir elles se mélangeaient avec les colonnes en marbre noir et les voûtes.

Je voulus entrer, mais les portes étaient fermées, alors j'errai le long d'un petit sentier sous les arbres bruns en pensant à Repton : les appels, les cris et les cavalcades sur les planches lessivées des couloirs. Les planches étaient si usées qu'elles étaient couvertes d'une sorte de duvet très doux, semblable à une peau de chamois. Et les couvertures rouges dans les dortoirs, et les pots de chambre blancs luisant sous les lits. Le matin, quand je me réveillais et me rappelais où j'étais, quelque chose en moi se vidait et me laissait sans force.

Une bouffée de joie m'envahit à l'idée de ce à quoi j'échappais. Je m'assis sous un arbre et levai les yeux vers la flèche de la cathédrale. Le soleil s'était couché et il commençait à faire froid. Je songeai à ces personnes qui s'enveloppent dans des journaux et dorment sur les bancs. Je m'allongeai pour voir quel effet cela faisait, mais des gens passèrent, et je me redressai vite. Je ne pouvais pas rester là.

Avec ma mère, nous étions descendus à l'hôtel George. Je me levai pour essayer de le

retrouver. Et si j'y parvenais, est-ce que j'oserais y entrer ?

Je demeurai longtemps devant l'hôtel, à fixer les fenêtres ornées de rideaux. J'aurais aimé que ma mère soit avec moi pour qu'on entre ensemble.

Enfin, je poussai la porte tambour et allais jusqu'au petit bureau éclairé. J'y trouvai une femme effacée, aux cheveux fins couleur gris souris. Je lui demandai vite une chambre pour une nuit. Le rouge me monta aux joues, et je perçus une lueur de curiosité dans ses yeux.

— Avez-vous des bagages, monsieur ?

— Non, ils ne sont pas encore arrivés, mentis-je en toute hâte.

— Alors, peut-être accepterez-vous de payer tout de suite. Douze shillings et demi pour la chambre et le petit déjeuner, et pour le dîner de ce soir, cinq shillings.

Je sortis mon portefeuille neuf. Il était tiède et sentait le cuir. Je lui tendis un billet d'une livre et elle m'accompagna pour me montrer la chambre.

Les murs étaient tapissés de papier à rames, et les meubles recouverts de panneaux en imitation de lin plissé. Après son départ, tout me parut si calme que j'ouvris les robinets du lavabo pour faire du bruit. Je me coiffai avec mes doigts et me lavai le visage, toujours aussi chaud et très rouge.

L'excitation et la peur m'avaient coupé l'appétit, mais quand résonna le gong je descendis pour dîner et m'assis à une petite table près de la porte.

Des couples étaient assis ensemble, et un groupe plus important — des Américains probablement — s'était rassemblé. J'avalai la soupe épaisse, le poisson blanc et la viande rôtie et, quand j'eus terminé, je me rendis au petit salon où je m'enfonçai dans un coin de sofa. Je feuilletai *Country Life*, et le garçon m'apporta un café. Je le sirotai en me demandant ce que je ferais une fois que j'aurais dépensé mon argent. Une vieille dame me regardait. Je levai les yeux et elle me sourit :

— Salisbury est un endroit charmant, n'est-ce pas ? Vous comptez rester ici longtemps ?

J'étais fort embarrassé, mais je parvins à dire :

— Je pense repartir demain.

— Alors vous êtes tout seul ? reprit-elle, pleine de sollicitude.

— Oui, mais ma mère vient me chercher pour m'emmener dans le Devonshire.

Il m'était soudain facile de mentir. J'inventais au fur et à mesure que je parlais.

La vieille dame souriait toujours le plus gentiment du monde, et l'espace d'un instant je

fus sur le point de tout lui raconter, mais je me rendis compte très vite que c'était impossible ; après avoir parcouru des yeux le vieux salon, je pris congé.

Je montai l'escalier mal éclairé et allumai la lumière dans ma chambre ; l'abat-jour rose était chaud et déprimant. Je me déshabillai, ne sachant pas dans quoi j'allais dormir. Je n'avais que ma chemise, et je ne savais pas quand j'en aurais une propre. Je me souvins que ma nurse m'avait dit de me laver les dents avec du savon si je n'avais rien d'autre. C'est ce que je fis, mais je recrachai immédiatement tant le goût était atroce.

Puis je m'allongeai dans le lit blanc pour dormir. La nuit fut horrible. Je me réveillais tout le temps, si bien que mes rêves se mêlaient aux motifs du papier mural et, pour une raison bizarre, la Vierge Marie ne cessait d'apparaître et de disparaître, tout habillée de bleu lessive.

L'arrivée du jour fut une joie, même s'il apportait avec lui la prise de conscience de ce que j'avais fait. Je m'habillai rapidement et descendis prendre le petit déjeuner. Je mangeai presque avec plaisir, et me posai la question du pourboire. Une fois le débat tranché, je filai vers la cathédrale.

L'intérieur était vaste et bien éclairé, l'orgue jouait, et des visiteurs se promenaient. Je touchai les colonnes de marbre noir et observai les brisures des vitraux encadrés dans les fenêtres.

La chapelle de la Sainte Vierge était tout à la fois sombre et éclatante ; les carreaux victoriens bruns et jaunes brillaient tel un carrelage de salle de bains humide. Je m'assis sur une chaise en chêne et priaï. J'étais de plus en plus malheureux ; que pouvais-je faire ? Je ne pouvais ni rentrer ni rester parti plus longtemps, j'allais très vite me trouver à court d'argent. Je me sentais seul et dans une impasse. J'aspirais à parler à quelqu'un, mais nul ne m'adressa la parole, trop occupé à visiter les lieux ou à prier.

Subitement, je décidai de partir. Je me levai d'un bond, remontai la nef et sortis par la porte ouest. Je me retournai, jetai un dernier regard aux pinacles et aux saints, puis trouvai le chemin de la gare où j'achetai un billet pour Exeter.

Le train était bourré d'élèves qui retournaient à Sherborne. Ils étaient si nombreux que certains se tenaient debout dans les couloirs. Très mal à l'aise, je me frayai un chemin parmi eux. Je passais devant un trio quand l'un d'eux interpella les autres sur le ton de la dérision : «Visez-moi ce joli petit gars ! » Je courus pour ne plus les entendre, et m'enfermai dans les toilettes ; malgré tous ceux qui voulurent y entrer, je n'en ressortis pas avant la fin du voyage.